

La Parole de Dieu et la prédication dans l'Eglise¹

Par Mgr Gabriel de Comane

Si nous demandons à un protestant comment savoir quelque chose sur Dieu, il répondra: en lisant la Bible. Le principe de « *sola scriptura* » est saint et inviolable. Si nous posons la même question à un catholique, la réponse sera : par l'Écriture et la Tradition, et l'unique norme de la tradition est le magistère. Mais nous, orthodoxes, nous répondons: tout ce que l'on entend à l'église, donc ce qui y est lu, ce qui y est chanté et ce qui est prié, tout cela est « la Parole de Dieu ». Mais la Parole de Dieu n'est pas quelque chose, mais quelqu'un : c'est le Verbe qui était au commencement, qui est tourné vers Dieu et qui est Dieu. Ce Verbe résonne dans le langage des hommes et ce Verbe s'est fait chair ; c'est ainsi que nous pouvons l'entendre et le voir. Parce que dans le Verbe de Dieu repose le souffle de Dieu: le Saint Esprit.

Le Saint Esprit inspire les prophètes et quand ils ouvrent la bouche c'est la Parole, le Verbe de Dieu qui vient au monde dans le langage des hommes.

Le Saint Esprit recouvre la Vierge et quand elle enfante, c'est le Verbe, le Fils unique de Dieu devenu homme qui sort d'elle.

A la Pentecôte, le Saint Esprit descend comme des langues de feu sur les disciples craintifs, et alors ils n'ont plus peur mais s'élancent dehors et proclament la Parole de Dieu dans le monde comme Évangile de la Résurrection, et en même temps commence l'administration des mystères, le baptême, l'eucharistie, et les autres sacrements. Et quand, à la prière du prêtre, le Saint Esprit descend sur nous et sur les dons, le pain et le vin, ils deviennent pour nous le Corps et le Sang du Verbe de Dieu, sacrifié pour notre salut. Et quand nous les recevons en nous, Il demeure en nous et nous en Lui.

C'est uniquement sur cette toile de fond qu'il peut être question de la Parole de Dieu: cela présuppose que Dieu nous parle, et que nous L'écoutions. La Parole de Dieu ne peut résonner que dans le cadre de la prière et de l'adoration, et avec toute notre raison, tout notre cœur et toutes nos forces dirigées sur Dieu : c'est cela le cadre pour le culte de l'Eglise.

¹ Conférence donnée dans le cadre d'une réunion de Syndesmos à l'Institut Saint-Serge à Paris, le 7 février 2004. Le texte a été revu et augmenté.

La parole humaine est un son avec un sens. L'on ne peut user des termes « parler » et « entendre et écouter » que si celui qui parle le fait dans une langue que celui qui écoute peut comprendre. C'est pour cette raison qu'il y a des prophètes par qui Dieu même parle dans la langue des hommes, afin que nous Le comprenions. Le Verbe de Dieu veut être entendu par nous, mais aussi compris, loué, accepté et suivi. Le culte chrétien est « *logikè latreia* » -adoration raisonnable, exprimée en paroles. La conclusion qui en découle ne laisse aucun doute : un culte célébré dans une langue que les croyants ne comprennent pas, n'est pas un « culte raisonnable », c'est en premier lieu tout simplement idiot; tout aussi idiot que si demain je parlais de ce week-end à mon voisin en sanscrit. Il se dirait, et avec raison, que « ce pauvre évêque est devenu tout à fait fou ». Mais il y a encore plus grave. Parce que si je parle à mon voisin en sanscrit, il ne perdra que mon bavardage ; il pourra bien y survivre. Mais si l'Eglise s'adresse aux croyants de façon incompréhensible (même si c'est le langage des anges, dit St Paul), alors ceux-ci sont privés de la Parole de Dieu - et ils n'y survivront peut-être pas, car la Parole de Dieu est nécessaire pour notre salut. Un tel culte et une telle prédication de la Parole de Dieu dans une langue incompréhensible est un culte de sons magiques, qui sont supposés avoir un effet « *ex sonore sonato* », de la pure résonances des sons. Et cela c'est le paganisme.

Cela n'empêche pas qu'il existe en effet une plus-value de la Parole liturgique qui en dépasse le sens strictement rationnel. Parce que « la Parole de Dieu dans le langage des hommes » est un mystère, le premier mystère de l'Eglise, donc l'obscurité qui se révèle en partie, mais qui reste quand même cachée et inaccessible.

Nous connaissons tous la célèbre question de Pilate à Jésus : « Qu'est-ce que la vérité ? » Thomas d'Aquin a répondu à cette question quand il a dit: « la vérité est la concordance de la notion (ou du mot, qui est la notion formulée) avec la réalité en question. » Le chrétien orthodoxe en entendant ceci, l'approuve mais l'associe avec la consubstantialité du Verbe et du Père. Qui est la source divine de toute vérité. C'est pour cela qu'à juste titre Jésus dit : « Je SUIS la Vérité ». Notre connaissance de la vérité est, comme Paul l'a écrit « incomplète, comme dans un miroir vague ». L'obscurité de Dieu est toujours infiniment plus grande que notre compréhension. Cette plus-value est essentielle et tient bon, même quand nous comprenons bien les paroles liturgiques. La liturgie ne dit-elle pas : « Car tu es Dieu inexprimable, incompréhensible, invisible, inaccessible, (...) ».

Mais à cela s'ajoute encore une plus-value plus pratique, je dirais presque une plus-value liturgico-technique, qui est causée par la familiarité, lorsque nous connaissons par cœur, par des associations qui viennent à l'esprit, par exemple par d'autres textes, par l'ambiance d'une fête et - et ce n'est pas la moindre des causes- par la musique. (St Augustin a dit « Qui chante prie doublement »). Cette plus-value est très importante, les traducteurs doivent en tenir compte. Elle est essentielle pour l'ambiance, pour la perception du culte mais reste une plus-value:

comme quelque chose qui est ajouté. Si l'ambiance, disons la perception, est la seule chose qui compte parce que le sens des mots est perdu, alors le culte est un succédané et il devient « l'opium du peuple » ; alors il n'est plus chrétien !

Parce que dans l'église il s'agit de vérité et non d'émotions.

La première chose qui retentit dans l'église est ce qui y est lu, c'est la Bible, l'Écriture Sainte et les commentaires des saints pères ; ces commentaires sont devenus les textes liturgiques, mais les vies des saints en font également partie, parce qu'elles nous révèlent la sainteté de la personne dont la vie est lue.

Depuis la Réforme quelques malentendus gênants sont apparus. Cette forme de chrétienté qui n'aurait eu aucune chance sans l'imprimerie, s'est trouvée dans l'obligation de prendre des mesures contre la corruption et la « paganisation » de la Tradition catholique de la fin du Moyen Âge et a donné une explication très spécifique de la parole de Jésus aux pharisiens, quand Il disait qu'ils négligeaient les commandements de Dieu en faveur de leurs traditions humaines. Les protestants de la Réforme la simplifièrent en disant: la Bible est la Parole de Dieu, le reste n'est que tradition humaine on s'en débarrasse. Ils donnent donc un livre aux gens et disent : « Voici la Parole de Dieu, soyez sauvés. »

Ce fut une erreur désastreuse, car la Bible n'est pas du tout écrite pour être étudiée par des personnes individuellement - ou par quelques personnes dans un groupe d'étude biblique. La Bible est un sacrement de l'Église, faite par l'Église pour être lue dans l'Église - ou pas ! Parce qu'une grande partie de la Bible n'est jamais lue. Cela ne veut pas dire que nous la rejetons, elle appartient toujours à l'Écriture Sainte. Et il se peut que plus tard, si l'Église se trouve dans de toutes autres circonstances, elle reprenne vie et que l'Église puisse de nouveau s'en servir. Ce que nous ne devons en tout cas pas faire, c'est comme l'Église catholique a fait avec des parties de certains psaumes : les biffer ! Cela revient à censurer le Saint Esprit

Nous devons aussi nous réaliser que Dieu nous parle pour Se révéler à nous : les paroles de Dieu disent qu'Il veut être pour nous, et que nous pouvons être pour Lui. Les paroles de Dieu ne parlent pas de choses et d'autres : pas de toutes ces choses que, tels que Dieu nous a créés, nous sommes capables de découvrir par nous-mêmes. Mais nous ne pouvons jamais découvrir Dieu: Lui seul peut nous apprendre qui Il est et qui nous sommes pour Lui.

Dans cette optique, les livres de l'Écriture Sainte ne sont pas tous aussi pertinents. Subissant le point de vue de la Réforme, nous nous sommes habitués à voir la Bible comme un monolithe: un peu comme la pierre noire de La Mecque, un bloc massif tombé du ciel. Mais l'Église n'a jamais considéré la Bible de cette façon. L'Église a toujours différencié

* Les Evangiles

* L'Apôtre

* La Loi et les Prophètes

* *Les Evangiles*

L'Evangile, dans une reliure dorée, se trouve sur l'Autel, devant l'artoforion, dans lequel la communion pour les malades est conservée. Cela laisse déjà sous-entendre la place de la Sainte Communion parmi les mystères : source, point central, apogée, le tout-saint, notamment Jésus Lui-même ; c'est aussi la place des Evangiles, source, point central, apogée, le tout-saint, parmi les Ecritures : c'est Jésus Lui-même qui nous parle directement. Ici aussi on parle de « *realis presentia* », de « présence réelle ». C'est pour cela que tous écoutent la lecture de l'Evangile debout : l'évêque, le clergé et les fidèles, tous, par respect écoutent debout Jésus même qui nous parle. Et c'est en effet de cette façon que nous devons écouter l'Evangile : il parle de Jésus et de moi. Il ne s'agit jamais uniquement d'évènements d'il y a 2000 ans. Je suis l'homme tombé aux mains des brigands, je suis même peut-être un de ces brigands ; je suis trop souvent le prêtre et le lévite, qui ne s'en sont pas souciés ; Jésus est mon bon Samaritain et je dois être comme Lui. Je suis le fils prodigue, parfois je suis aussi le bon frère fâché et je dois être comme mon Père miséricordieux. Je suis l'aveugle-né qui ne sait pas du tout voir Dieu, mais à qui Jésus rend la vue, afin que je puisse Le voir et croire en Lui. Dans l'histoire de la Nativité, je me reconnais dans les bergers et les rois mages, dans les anges avec qui je veux chanter « gloire à Dieu », et comme membre de l'Eglise aussi dans la Mère de Dieu ; mais parfois aussi dans le méchant Hérode qui voudrait tuer l'Enfant nouveau-né. Je me reconnais dans tous les personnages de la Passion : parfois dans les bons, parfois dans les mauvais, depuis Judas jusqu'à, de nouveau, la Mère de Dieu, la « *Mater Dolorosa* » au pied de la Croix, mais Jésus y est toujours pour moi, mon Sauveur, ma Vie et ma Résurrection : la Voie et la Vérité. Ainsi l'Evangile devient pour moi l'histoire de ma propre vie avec Jésus.

C'est aussi par l'Evangile que nous apprenons le dogme de l'Eglise : qui est Jésus ; qu'il est ressuscité des morts et siège comme Dieu aux Cieux, qu'Il est le Fils Unique et le Verbe Eternel de Dieu par qui tout a été fait et qui pour nous et pour nous sauver, s'est fait chair, donc homme, du Saint Esprit et de la Vierge Marie : qu'il nous donne le Saint Esprit, qui procède du Père et qu'il reviendra pour nous juger. Tout cela, toute la foi de l'Eglise, nous l'apprenons dans les Evangiles.

* *L'Apôtre*

Ce sont les Evangélistes qui ont choisi la forme du récit et c'est pour cela qu'à côté des Evangiles nous avons besoin du témoignage des Apôtres, d'où sont sortis

les Evangiles. Et cela nous le trouvons dans les Actes des Apôtres, écrits par l'Evangéliste Luc et dans les lettres de Paul, Jacques, Pierre, Judas et Jean.

Le Livre des Apôtres, dans une reliure d'argent, n'est pas placé sur la trône de l'autel, mais dans le sanctuaire. Quand on en fait lecture, l'évêque et les prêtres sont assis parce qu'ils sont revêtus du ministère apostolique les fidèles se tiennent debout par respect.

Dans l'Apôtre nous apprenons tout le sens de l'Evangile et aussi quelles en sont les conséquences. L'Evangile et l'Apôtre ensemble forment le Nouveau Testament, qui chaque année est lu entièrement dans l'Eglise. L'Apocalypse de St Jean en fait aussi partie ; elle a été reprise avec hésitation dans le canon et n'est pas lue à l'Eglise par crainte des abus que toutes sortes d'hérétiques aiment en faire. Mais il s'y trouve beaucoup de choses pertinentes et indispensables, qui sont vivantes dans la conscience de l'Eglise, et qui sont passées dans les usages liturgiques et dans l'iconographie.

** La Loi et les Prophètes*

Jésus et les Apôtres sont des Juifs. Toute leur vie, leurs pensées et leurs sentiments, leur expérience, leur conduite sont déterminés par le judaïsme, donc par l'Ancien Testament.

C'est pour cela que Jésus est toujours prêché «selon les Ecritures » - c'est-à-dire l'Ancien Testament. Mais cela présuppose une certaine manière de lire l'Ancien Testament, notamment au vu de l'accomplissement, de Jésus, donc de l'interprétation (typologique) allégorique : c'est de cette façon que Jésus Lui-même et les Apôtres, les saints Pères et la liturgie lisent et comprennent l'Ancien Testament.

Cette manière est tombée dans le discrédit quand la théologie a pris par erreur les couleurs de la «science sur Dieu.» Alors l'idée fautive a vu le jour de « l'unique vrai sens » de L'Ecriture Sainte: du treizième au dix-neuvième siècle l'Ecriture Sainte fut considérée littéralement du point de vue historique. La conséquence en fut un conflit entre la foi et la science, dont les Eglises portent encore les cicatrices.

Actuellement dans l'exégèse moderne, il doit s'agir du texte « original », avec pour conséquence l'importance qui est donnée à la critique du texte. Et alors seuls les textes hébreux sont « vraiment bibliques ». D'après Luther et Calvin, les livres bibliques écrits directement en grec, ne pouvaient être reconnus comme appartenant à la Bible. Et quant à l'inspiration, Calvin considérait les auteurs bibliques comme les secrétaires du Saint Esprit, qui leur avait comme dicté les textes.

L'orthodoxie voit l'inspiration divine des auteurs bibliques dans leur expérience divine, ensuite ils réfléchissaient et formulaient eux-mêmes cette expérience et étaient donc vraiment aussi les auteurs du texte sacré. Cette inspiration divine anime aussi l'Eglise, qui reconnaît et accepte le texte sacré comme Parole de Dieu, le transmet, l'emploie et l'interprète.

Nous ne pouvons jamais parler de Dieu scientifiquement de façon « objective ». Nous ne pouvons parler de Lui que partant de la rencontre avec Lui, c'est-à-dire depuis l'expérience mystique - ayant débarrassé le mot «mystique» de toutes couleurs extravagantes. Car Dieu se révèle à chaque croyant personnellement, mais aussi à tous les croyants ensemble. L'expérience divine chrétienne est tant individuelle qu'ecclésiale; chacun de nous est élu (car Dieu m'aime) mais pas par exception (car Dieu aime tous les hommes).

Celui qui prend la Bible en main pour savoir quand et comment le cosmos fut créé, comment les astres tournent ou quelle a été l'histoire du Moyen Orient dans les siècles avant le Christ, ou quel système politique est le meilleur, ou s'il cherche des normes éthiques - il le fait en vain, il sera dupe et il agit sottement.

Le chrétien orthodoxe qui ouvre la Bible cherche Jésus. Et il le trouve déjà dans la Genèse. Il y voit en quelque sorte un négatif de la Pâque de Jésus, il y voit l'arrière-fond sombre sur lequel la lumière de Pâques et la lumière du Thabor ne se détachent que plus brillamment.

La désobéissance d'Adam face à l'obéissance de Jésus, l'arbre du Paradis apportant la mort face à l'arbre vivifiant de la Croix. Eve, née de la côte d'Adam, qui a séduit Adam et est devenue la mère de la mort, face à l'Eglise, née de la côte de Jésus, personnifiée dans la Mère de Dieu, la pieuse servante de Dieu et la Mère de la Vie.

C'est aussi dans le livre de la Genèse que nous apprenons que tout ce qui est réel vient de Dieu - excepté le péché et ce qui résulte du péché; C'est Sa création pour nous et nous sommes créés à Sa propre image, c'est-à-dire Jésus.

Dans tous les événements de Pâques, au fond dans la vie entière de Jésus, depuis l'annonce de Gabriel à Marie jusqu'à la deuxième venue, nous reconnaissons l'exode du peuple d'Israël: du buisson ardent, où Dieu révéla Son Nom, à la consécration du Temple de Jérusalem, tous ces événements qui donnèrent son identité au peuple Juif, de même que toute l'humanité retrouvera son identité dans la gloire de Jésus.

Celui qui cherche Jésus dans la Bible le reconnaît dans le buisson ardent, dans la fournaise de Babylone, dans la rosée sur la toison de Gédéon: toutes des images de la nativité virginale ou plutôt de cela dont la nativité virginale est également un signe : Dieu veut habiter dans les hommes et les hommes vivent en Dieu, bien que l'homme ne soit que de l'argile et Dieu un feu consumant. C'est en lisant dans

le livre de la Genèse que nous reconnaissons la Sainte Trinité dans les trois visiteurs d'Abraham et dans les trois jeunes gens dans la fournaise ; dans la tempête de feu sur le Sinaï nous reconnaissons la tempête de feu de la Pentecôte. Et dans la description que donne Isaïe de l'ère messianique nous reconnaissons la venue de Jésus sur Terre.

C'est seulement si on la lit de cette manière ecclésiale que la Bible est la Parole de Dieu; en dehors de cela elle n'est qu'une remarquable collection d'écrits : de la littérature dont diverses sciences peuvent s'occuper, de bon droit et tout à fait indépendamment de l'Eglise: la philologie et la science des manuscrits étudient l'origine et le développement du texte. Mais pour l'Eglise, seul ce qui est lu pendant les services liturgiques, donc les textes actuels dans leur usage actuel, est déterminant.

Parce que la Bible est la Parole de Dieu, elle est aussi partout présente dans le langage, le chant et la prière de l'Eglise. Selon l'opinion de l'Église orthodoxe, il est presque impossible de parler de Dieu autrement qu'en utilisant des termes bibliques, parce que seulement Dieu peut nous apprendre quelque chose sur Dieu. La Bible fait office d'idiome, de trésor linguistique de l'Eglise, qui est d'ailleurs complètement libre pour ce qui concerne l'interprétation. Elle relève avec insouciance chaque association, chaque « rime ». Elle joue avec, elle se permet toutes les libertés poétiques et cela ressort plus de la poésie et du sentiment que de la « science ».

Tout ce qui est entendu à l'Eglise est donc la Parole de Dieu exprimée en termes humains et personne ne peut tout savoir et connaître tout par cœur. Et où pouvons nous alors trouver la Parole de Dieu ? Il faut dire en premier lieu : dans le cœur, dans la conscience de l'Eglise même. Il est important de le réaliser. La chrétienté n'est pas une « religion du livre » comme Mahomet et les Réformateurs l'ont prétendu. C'est la religion de l'incarnation et de la divinisation, la religion de Jésus, l'homme vivant qui est vrai Dieu de vrai Dieu. Mais Jésus Lui-même se réfère à l'Écriture. A ceux qui niaient la résurrection, Il dit: « Vous ne connaissez ni l'Écriture, ni (ce qui en fait partie) le pouvoir de Dieu ». Les Livres Saints sont donc très importants dans la vie de l'Eglise, mais seulement comme moyen ; un moyen que l'Eglise a pour voir clairement ce qui vit dans son cœur et dans sa conscience. L'Eglise est en effet l'épouse de Jésus, elle est la reine qui se tient à sa droite, elle marche majestueusement et souverainement dans les siècles et les écrivains courent haletants après elle et essayent de marcher du même pas, et ils n'y parviennent jamais tout à fait.

Cette description est valable pour tous les livres : théologiques, liturgiques, même les collections de droit canon, c'est en vain qu'ils essayent de suivre et de noter l'expérience divine de l'Eglise et sa pratique liturgique.

L'Eglise est sa propre norme ; elle doit rester fidèle à sa propre identité, c'est-à-dire: être corps et épouse et témoin de Jésus. Pour cette raison l'Ecriture Sainte a une autorité unique au sein de l'Eglise. Elle est le plus ancien dépôt écrit de sa révélation et donc déterminante pour tout ce qui suivra. Elle ne peut jamais être séparée de la vie de l'Eglise qui est la vie en Christ. L'Ecriture Sainte n'a pas d'autorité en dehors de l'Eglise et donc certainement pas contre elle. Pour cette raison l'Ecriture Sainte est aussi inviolable : on ne peut jamais y toucher. Cela n'empêche que ce texte a une histoire, qu'il a été traduit et copié une multitude de fois, et qu'il a passé par tout un développement. Mais l'on ne l'a jamais modifié exprès dans le but de le censurer, de le corriger ou de l'adapter. L'intention a toujours été de copier ou de traduire aussi exactement et littéralement que possible. Que cela n'ait pas toujours tout à fait réussi, n'empêche pas que le texte, comme employé actuellement par l'Eglise, soit déterminant pour elle. Elle n'acceptera pas facilement les « reconstructions de l'original » proposées par la science.

Il y a une différence avec les autres livres liturgiques : ici l'Eglise se sent plus libre, aussi dans leur usage: les rubriques, (les « petits caractères rouges ») ne sont pas des commandements divins. Le typicon décrit ainsi l'usage et non l'inverse.

La Parole de Dieu retentit dans l'Eglise, ce Corps du Christ, et chacun qui y lit, chante et prêche, est un serviteur de la Parole de Dieu.

Quand j'ai assisté pour la première fois, il y a de nombreuses années, à une liturgie pontificale, j'ai été frappé de voir que le diacre chantait l'Evangile tourné vers l'évêque. Cela signifie que lui aussi est sous l'autorité de la Parole de Dieu ; après la lecture l'évêque bénit avec le di- et trikirion, qui représentent le mystère christologique et la Trinité. C'est cela le contenu de la foi, le dogme ; c'est cela la foi dans laquelle nous devons lire l'Evangile, la lumière dans laquelle nous devons voir l'Eglise, la lumière, dans laquelle nous devons nous voir les uns les autres, nous-mêmes, et finalement la création entière.

Peu après mon ordination sacerdotale, un prêtre âgé me dit : « Chaque dimanche vous devez prêcher un bon sermon biblique ». Je dirais maintenant: « le contenu de notre sermon doit être ecclésial». Notre prédication et ce que nous disons doivent toujours et partout être ecclésiaux. Et cela n'a rien à voir avec un “magistère” qui nous donnerait l'interprétation juste. L'orthodoxie ne connaît pas de magistère mais un ministère. Nous devons prêcher la Parole comme elle retentit dans la plénitude de l'Eglise. Cela veut dire qu'en premier lieu nous-mêmes vivons dans et par l'Eglise, que ses prières et ses offices deviennent les nôtres. Cela rend l'office fort important. Même si nous ne sommes pas nombreux, nous ne pouvons jamais laisser tomber ou négliger les vêpres, éventuellement combinées avec les matines et les heures. Ces services aussi font partie de la prédication et de la louange, donc du véritable culte que l'Eglise offre pour le salut du monde.